

## Ronde des objets et regard amer

Véronique Eydoux

Lacan, lecteur de Saint Augustin depuis son « âge pubertaire »<sup>1</sup> commente tout au long de son enseignement, de 1938 à 1978, et au fil de son avancée théorique un petit passage des Confessions :

« J'ai vu et observé un petit enfant jaloux : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait. »<sup>2</sup>

Il en fait un tableau, une vignette clinique, un opérateur, et lui donne au fil du temps différents noms parmi lesquels : complexe d'intrusion, nœud, ravage, expérience cruciale.

Dès 1938, il met le regard au premier plan, le regard amer plus précisément.

Lacan, qui vante « le pinceau littéraire » de Saint-Augustin, ne cesse de revenir sur la traduction du texte latin et en particulier sur *amaro aspectu*. « J'ai traduit par regard amer...on pourrait traduire par empoisonné mais cela ne me satisfait pas non plus. »<sup>3</sup>

Le petit enfant en proie à la jalousie est regardé, arrêté par l'image de son frère de lait suspendu au sein maternel. Il en pâlit.

Regard amer est le nom du rapport de ce sujet infans aux objets que sont : le petit autre, le sein et la mère réunis dans la complétude d'un tableau.

Nous verrons en quatre temps comment dans la cure de Gabrielle, cette petite vignette vient s'inscrire avec force dans le transfert, s'apaise quand la rencontre d'un partenaire met le corps et la jouissance sexuelle en jeu, puis ré apparaît sous la forme d'un tableau baroque quand la demande prend le pas sur le désir dans sa vie amoureuse.

### **Le Pathos**

G. commence une analyse vers 35 ans quand la solution par l'avoir qu'elle avait pensée thérapeutique montre ses limites.

En effet le ternaire : travail, mari, enfants, dont elle avait fait la boussole de son bonheur, ne parvient pas à apaiser son mal de vivre ainsi qu'elle l'avait espéré.

Née de père inconnu et d'une mère déchue de ses droits parentaux pour un enfant né précédemment, G. passe de la maternité à la pouponnière puis à une famille d'accueil avant de rejoindre le domicile maternel vers ses trois ans.

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire, Les Noms du père, 1963.

<sup>2</sup> Saint Augustin, « Confessions », Paris, Les Belles Lettres, 1925.

<sup>3</sup> Lacan J., Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation, Paris Seuil.

Une éducation extrêmement rigide et maltraitante marque alors son enfance et son adolescence. Toute demande lui est interdite.

L'école, en contre-point est investie comme le lieu du jeu, du savoir, de la reconnaissance de ses qualités et d'une certaine liberté. La réussite scolaire est aussi l'instrument de la réhabilitation narcissique maternelle, laquelle mère, alors que Gabrielle ne prend pas l'orientation professionnelle souhaitée lui assène : « si j'avais su que tu fasses cela de ton intelligence j'aurai refusé ton passage au lycée et je t'aurai inscrite en secrétariat ».

Tout attachement est difficile pour G., source de souffrance et de menace d'abandon.

Elle s'adresse à l'analyste « dos au mur », très en difficulté avec la permanence du sentiment de la vie, lorsqu'elle réalise en jouant avec son petit garçon de quelques mois, qu'elle ne l'a pas fait depuis plusieurs jours étant désertée de toute envie.

L'entrée en analyse a lieu malgré une très forte angoisse.

Après une longue période d'entretiens en face à face, elle formule la décision de s'engager davantage dans le dispositif analytique comme le choix de : « vivre avec passion sa passion ».

La note est donnée.

En effet tout est rapidement exacerbé et douloureux, source de drames remettant régulièrement en question la poursuite de l'analyse, interrogeant sans relâche la solidité du désir.

Les coupures de séance, l'existence des autres patients, les absences, les vacances...sont autant de douleurs vives.

« Tout Ivry est déprimé et vient chez vous me dit elle avec exaspération ». Elle sursaute dès que retentit la sonnette annonçant l'arrivée d'un patient, et même s'inquiète à un retour de vacances : « êtes vous toujours analyste ? Je pensais que vous auriez pu vous en lasser pendant l'été. »

### **Le *Pas toi* du trauma**

La petite vignette de Saint Augustin, que l'analyste évoque un jour, intéresse vivement Gabrielle et vient rapidement dans cette cure organiser un tableau qui localise la jouissance et permet une articulation au savoir.

Elle permet de nommer le surgissement de l'affect et d'en chercher les coordonnées. La formule « c'est augustinien » vient comme un nom de code dire cette forme de souffrance transférentielle ravageante et ressentie comme un peu honteuse.

Les objets qui habitent ce tableau : le sein, la mère, le petit autre, changent peu à peu de statut.

La passe d'arme avec la mère perd de sa consistance.

La femme un peu paumée qu'elle était, égarée dans son époque aux mœurs sexuelles rigoristes apparaît.

Le petit autre n'est-il pas lassé de ce sein, en jouit-il vraiment, est-il possible qu'il ne manque de rien, est-ce que ça ne ressemblerait pas alors à la mort ? Et la force du regard ?

Gabrielle qui lit beaucoup de polars, s'étonne de ne pas faire de cauchemars. Les corps démembrés, brûlés, torturés, les meurtriers sadiques qu'elle rencontre dans ses lectures ne hantent pas ses nuits... Jusqu'à ce qu'une certaine Minette Walters écrive une scène d'yeux arrachés.

Le cauchemar est immédiat : Gabrielle se réveille brusquement. Elle a rêvé de son chat, les yeux arrachés.

La force augustinienne décroît, les yeux sont arrachés, le transfert s'apaise, un nouvel homme la désire, son corps peut s'abandonner.

Un souvenir revient : elle est dans un lit à la pouponnière, entend deux femmes approcher en parlant. Elle se redresse dans un élan vers elle. Elles s'arrêtent auprès d'un autre enfant.

Cet élan arrêté, au delà du pathos de sa biographie est la marque du trauma, du pas toi.

### **Le *Pas toi(t)* de la demande**

De ce moment de rencontre inédite avec un homme désirant, elle fait un résultat de l'analyse qui réordonne joyeusement sa vie amoureuse.

La vivacité de la découverte contingente, dans un palais sévillan, d'un tableau : la femme à barbe de José de Ribera, vient pondérer toutefois cette avancée.

Ce tableau très étonnant dont elle m'apporte une photo, représente un personnage aux traits très masculins donnant le sein à un petit enfant emmaillotté.

Immédiatement elle le rebaptise : Le vierge à l'enfant. Il représente pour elle le lien que son nouveau compagnon entretient avec son fils unique. En est comme l'emblème.

La fille sans père qu'elle est, se passionne pour ce gros sein offert par Le vierge à l'enfant.

Il est à la fois objet érotique du corps désirant/désiré et objet métaphorique de la demande restée pour elle interdite depuis l'enfance. Omphalos du poison, du « regard empoisonné »<sup>4</sup>

Le petit enfant qui ne peut « sans pâlir, arrêter son regard ... »<sup>5</sup>... n'est pas dans le tableau de Ribera, mais Augustin n'est pas très loin. En déplacement, dit-elle avec humour.

Son nouveau compagnon qui a toujours dans le passé aménagé des maisons refuse au grand dam de G. de s'intéresser à l'acquisition d'un habitat commun. Le passage de la pouponnière à la maison de la famille d'accueil, puis à la maison maternelle marqué par « tu n'es pas ici chez toi », puis à l'internat

---

<sup>4</sup> Lacan J., « Ecrits », Seuil, Paris, 1966, p. 114.

<sup>5</sup> Saint-Augustin, « Confession », I, VII, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

qu'elle aura du mal à quitter, rend cet objet maison très problématique, métaphore du sein donné au petit autre.

S'obstinant dans le registre du besoin et de la demande Gabrielle développe une addiction à un site de rencontre immobilière, s'endort et se réveille avec seloger.com, envahit ses objets connectés d'icônes relatifs à la recherche solitaire d'un toit, perd parfois jusqu'à la trace de son désir.

Elle rêve : Son compagnon installe son fils de 25 ans dans une nouvelle maison. Il a apporté là ses objets précieux qu'elle trouve sans grand intérêt. Le fils heureux, joue à la dinette avec des jouets d'enfant mais de vrais œufs. Le père avec un gros écrou casse des souliers de bébé avec tristesse. G. observe cela, ne peut sans pâlir arrêter son regard ».<sup>6</sup>..

Le chœur des amis rassemblés, en contrepoint dit elle d'une grande mère aimante et aimée mais refusant d'entendre la plainte de l'enfant qu'elle était, dit, reconnaît la légitimité des émotions de chacun : la « jalousie »<sup>7</sup> de Gabrielle dont le regard est arrêté sur ce qui se donne du père au fils, la tristesse du vieux papa et les œufs/yeux frais du garçon.

### **Le *Patois* de la Jouissance**

Dans cette cure, le trauma a pu être séparé du pathos marquant les coordonnées de la venue au monde de ce sujet.

Réduction salutaire.

Le corps, maltraité, corrigé, contrôlé, a pu s'abandonner au partenaire amoureux présent dont le corps l'émeut.

La question du toi(t), a pu trouver un soulagement dans l'aménagement d'un petit « chez soi », investi et satisfaisant à la mesure de son désir et non de sa demande.

Mais Gabrielle se plaint :

Peut-elle espérer que son regard glisse enfin sur ce qui ne serait plus un spectacle ?

Y tient-elle finalement à cette jouissance qui ne cesse de se rappeler à elle, étonnamment toujours quand même par surprise ?

Tente-t-elle comme le dit Lacan « par connexion à un objet...de restaurer l'unité perdue de soi-même. »<sup>8</sup> ?

En 1978, évoquant une dernière fois la petite vignette de Saint-Augustin, Lacan dit avoir été plus « écrasé » par elle dans le passé et il propose « endeuillé »<sup>9</sup>

---

<sup>6</sup> Saint-Augustin, op.cit.

<sup>7</sup> Lacan J., « Le Séminaire Livre XX, Paris, Seuil, 1975.

<sup>8</sup> Lacan J., Les complexes familiaux.

<sup>9</sup> Lacan J., Ouverture du séminaire de Deniker à Saint-Anne, op. cit.

comme ultime traduction d'amaro à la place « d'empoisonné » qui était la traduction de 1938.

S'agira-t-il donc pour Gabrielle, au delà du traitement de la ronde des objets, de consentir à la patte griffue de la jouissance ?

A l'accueillir comme un patois pataud familial radoteur ou par le deuil de s'en séparer ?

JAM conclut son texte sur L'image reine par ces mots : « en sortant vous verrez le soleil de Rio légèrement couvert. Vous pourrez dire *ce que je vois est réel*. Et alors vous laisserez l'image tranquillement régner sur vous »<sup>10</sup>.

Séparer le regard de l'affect serait en effet dans cette cure, une trouée conséquente.

---

<sup>10</sup> Jam, l'image reine, LCD 94.